

Chapitre 3. - ESSAIS D'EXPLICATIONS SYSTÉMIQUES DU LIEN VIOLENCE – CHANGEMENT 4.

La déraison de la logique de riposte

Essai sur la violence sociale, éclairée par l'analyse de M.L. Martinez¹

Danièle NÉEL²

La violence touche aujourd'hui tous les modes relationnels (agressions physiques, sociales, psychologiques) et n'épargne plus personne. Elle prend des formes de plus en plus inquiétantes (toxicomanie, pédophilie, kamikaze, eugénisme, suicide collectif), ce qui place légitimement la sécurité en première priorité.

L'intensité de la complexité, qui met la rationalité en échec³, déjoue régulièrement les prévisions à moyen et long terme et met en évidence l'obsolescence de nos méthodes (résolution de problème, analyse et stratégie) devenues inefficaces.

La faillite des idéologies (communisme, mur de Berlin) dans le culte du progrès, déchaîne le retour des croyances (résurgence de l'irrationnel, prolifération des sectes) et déboussole les individus, ce qui désorganise la société. En l'absence de repère, l'ignorance engendre les préjugés, et c'est la foi qui prévaut sur la réalité.

Le monde virtuel prend le pas sur l'éducation. Les écrans diffusent, sans précaution, des images qui heurtent les esprits immatures laissant une empreinte sans relativité contextuelle. La jeunesse, assimilant la réalité au virtuel, joue dans la vie comme en vidéo (attaque à l'école, imitation des adultes et généralement de ceux mis en vedette plus pour cause d'audimat que pour leur qualité de modèle).

Il n'y a plus d'ordre moral et l'éthique est à reconstruire.

I. La régulation systémique de la violence

L'être humain recherche dans la vie sociale une satisfaction matérielle, mais trop de contraintes sociales engendrent la révolte ; il est conseillé de consulter à ce propos toutes les richesses du site Internet de S. Carfantan⁴. L'équilibre entre les contraintes sociales et la liberté individuelle est fragile, seule une régulation permanente peut maintenir sa stabilité.

En fait, l'être humain et la société forment un système, dont les relations et interactions sont du même type que celles du salarié vis à vis de son entreprise. Il y est rattaché en tant qu'élément structural (appartenance) mais conserve des degrés de liberté (restant libre arbitre de ses décisions et actions dans le cadre de ce système) qui font qu'il en respecte plus ou moins les règles d'organisation (implication). Disons qu'il adhère plus ou moins aux contraintes organisationnelles et s'y considère tantôt inclus tantôt exclus, comme le salarié de l'entreprise qui en parle à la première personne (« nous » : l'entreprise dont moi) ou à la troisième personne (« elle » : l'entreprise sans moi, car il ne s'y identifie pas).

¹ M.L. Martinez, (2001).

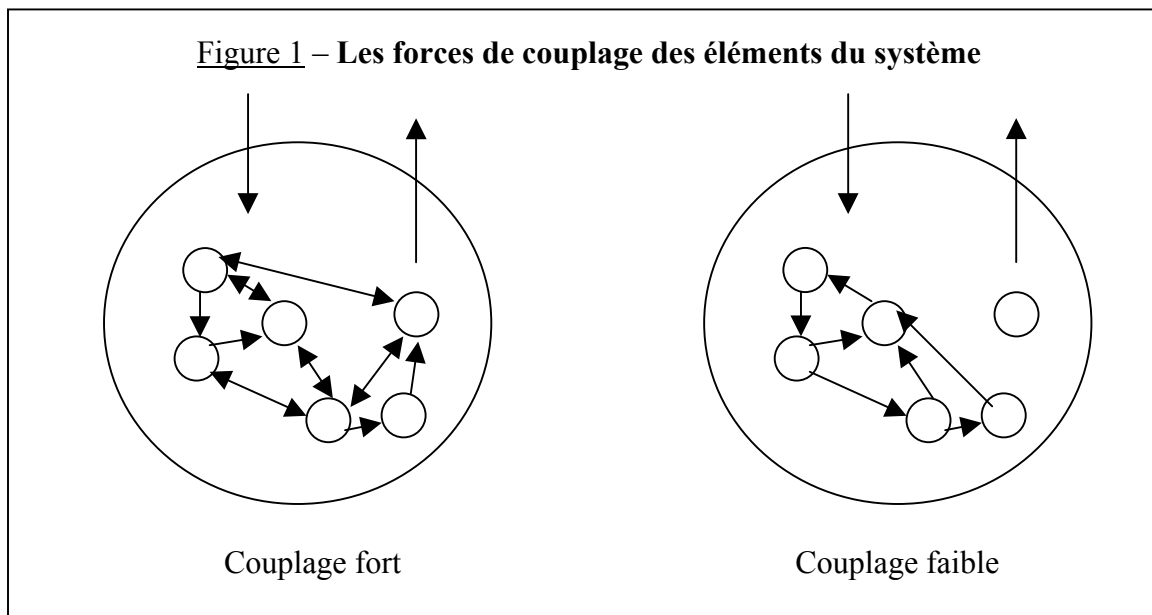
² Docteur ès-sciences, danièle.neel@dassault-aviation.fr

³ D. Néel, (2000).

⁴ S. Carfantan, (2002).

On comprend qu'un système est un tout, plus ou moins intégré, d'éléments reliés par des forces de couplage fort ou faible (figure 1) qui déterminent la sensibilité du système aux perturbations tant internes qu'externes.

Tout débordement de la satisfaction individuelle peut déséquilibrer les forces systémiques, qui maintiennent ensemble les éléments du système par une cohésion auto-entretenu. Il arrive en effet que le plaisir tourne à la vanité, ce qui réveille l'avidité du pouvoir et relâche cette cohésion. Des mécanismes psychosensoriels⁵ tendent à prouver que la violence n'est pas dans la société, mais dans l'être humain et ses excès.



L'analyse du système individu-société, valable pour le système salarié-entreprise, met en évidence deux types de rétroaction, qui servent de rênes à la régulation (figure 2) :

- une régulation stabilisante (boucle négative) à effet convergent,
- une régulation déstabilisante (boucle positive) à effet divergent.

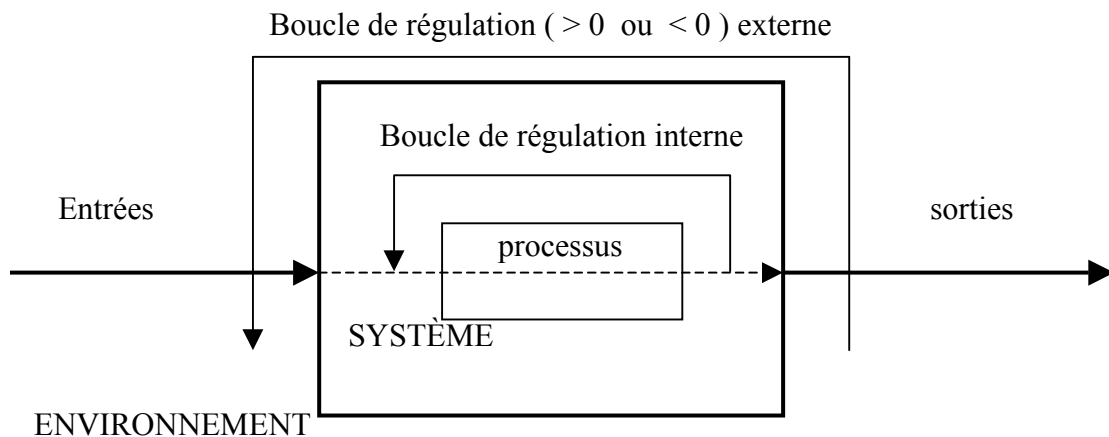
La première est conservatrice de l'équilibre et agit en contraignant le système pour ramener ses paramètres (variables clés du comportement) à leurs valeurs nominales. Il y a donc un effort de réduction des écarts par rapport à la norme.

La deuxième est innovante et conduit le système vers un nouvel état d'équilibre par adaptation à l'environnement de fonctionnement.

Cependant tout excès est dévastateur : trop de contraintes rigidifie le système par inertie, mais un trop grand changement peut aussi passer à côté d'un nouvel équilibre par manque de précision ou de persévérance (les conditions de cohésion étant instables au gré de l'évolution). La violence peut se manifester ainsi de deux manières, d'abord quand l'être humain est enfermé dans un carcan et qu'il ne sait plus comment s'en délivrer (laisser toujours une porte de sortie honorable), ensuite quand il perd ses repères et qu'il ne sait plus à quoi se raccrocher. C'est le moment opportun pour faire évoluer son système de valeurs (changement culturel).

Figure 2 – La régulation d'un système

⁵ R. Girard, (1978).



II. La violence de la nature humaine

La violence est plus ou moins profondément ancrée dans l'individu. Elle vient d'un écart (qui lui est insupportable) entre ses représentations mentales et ses référents culturels⁶. On peut distinguer trois degrés de violence, respectivement auto-entretenus par une différence de perception, un choc de volontés ou des motivations de pouvoir.

- La querelle, discord sur deux interprétations du droit, se règle devant la justice pour obtenir la réparation d'un dommage.
- Le conflit est l'affrontement de deux volontés dont le but est la victoire, qui s'obtient par la force physique pour contraindre la volonté de l'autre, ou par la ruse (guerre psychologique) pour duper l'autre. Il détruit la communication et le respect mutuel.
- La révolte est la revendication d'une cause (idéal de justice pouvant masquer des motivations personnelles de pouvoir, vengeance ou passion). Elle radicalise la violence (exaltation et terrorisme) et réveille des rivalités pour combattre le pouvoir. Or ce qui est obtenu par la violence n'est pas légitimé, et reste donc sans valeur.

L'idéologie se sert de la violence comme moyen de contestation du pouvoir. Mais si les moyens peuvent se révéler plus ou moins efficaces, c'est la fin (pas les moyens) qui est ou n'est pas éthique, car on ne peut accuser l'inventeur du couteau de tous les crimes commis à l'arme blanche.

La logique de la violence est celle de la nature : la loi du plus fort. L'individu sauvage s'enivre de sa force et utilise la violence pour arriver à ses fins. Il refuse le respect des valeurs sociétales et prend plaisir à lire sa supériorité dans le regard de l'autre, soumis car effrayé. C'est pourquoi la société a érigé des lois pour protéger les faibles contre les excès des forts. La démocratie, qui suppose la pluralité de vue, constitue des partis représentatifs de chaque point de vue et des institutions pour appliquer les règles d'organisation. Le dialogue des institutions entre elles et avec les partis est le garant des forces de cohésion qui assurent l'intégration du système.

⁶ L. Festinger, (1957).

Si le citoyen a le droit de révolte contre l'injustice et la brutalité, il a le devoir de ne pas détourner la cause au profit de valeurs individuelles ou d'idéologie qui portent tort au système organisationnel, entravant ainsi abusivement la politique collective.

On peut citer au moins deux parades à l'escalade de la violence.

- La neutralité, ou l'ignorance (le désengagement n'est pas de la lâcheté dans la mesure où il sert une cause commune), permet de saper l'escalade à la base. Elle exaspère l'autre, ce qui donne l'opportunité de lui offrir de la compassion pour résorber son explosion émotionnelle.
- la moquerie qui met en évidence le ridicule de la situation (la contradiction étant perçue comme un non sens par individu primaire). Par exemple pour faire prendre conscience à quelqu'un de la démesure de sa réaction, il suffit de le féliciter du résultat pitoyable de son comportement qu'il percevra (avec toute sa vanité) indigne de l'image de lui, qu'il s'efforce d'afficher avec plus ou moins de talent.

La violence est déraisonnable car autodestructrice, et ne surgit pas sans raison (tension individuelle, impatience du désir, frustration, tentation, corruption). Elle est souvent due à un réflexe qu'il convient de maîtriser. En effet, chercher à comprendre avant d'agir, permet de relativiser et d'évacuer l'impulsivité. L'être humain, aux prises avec son émotivité qui prend physiologiquement le pas sur sa rationalité⁷, ne pourra surmonter sa nature qu'en développant sa culture. L'évolution a produit un animal humain, libre de se perdre ou de construire l'humanité de demain.

III. La régulation ago-antagoniste de la violence

Entre l'ordre social (hiérarchique et ségréatif) et le désordre social (uniforme et létal), il y a l'équilibre auto-entretenu des tensions mutuelles (intérêts, rivalités, exclusions).

D'un côté, l'ordre est obtenu à partir du respect de contraintes sociales (lois, devoirs et interdits culturels) qui, lorsqu'elles sont trop sévères, aliènent les libertés individuelles et provoquent des réactions plus ou moins violentes (évitement, détournement, révolte) du système social. De plus, la moindre insuffisance des contrôles⁸ entraîne une perte de maîtrise du système (abus, délit, crime) ainsi que le délitement progressif de la cohésion sociale. Quand l'ordre perd son efficacité, la sécurité est menacée.

De l'autre côté, le désordre social se répand en l'absence de norme (anomie) utile, laissant chacun faire ce qu'il veut sans limite efficace. Ceci engendre des conflits d'espace de liberté et réclame le principe d'égalité sociale (mêmes droits, mêmes obligations, mêmes ressources), qui conduit à l'abolition des différences.

Mais s'il est possible de partager des biens de façon équitables⁹, il est évident que les êtres humains naissent inégaux, au moins sur le plan des capacités physiologiques (Dame Nature ignore l'égalité biologique, car l'évolution est issue de la biodiversité et nous en sommes les joyaux *les plus purs*... . Pour combien de temps encore ?). Nos besoins ne sont donc pas les mêmes, comment satisfaire également des besoins inégaux ?

En fait, l'égalité dénie l'individualité et menace la biodiversité (facteur d'évolution). Du communautaire (normé par les règles) à l'individualisme (liberté locale dans l'ignorance de la liberté globale), la violence a deux faces¹⁰ :

⁷ D. Goleman, (1997).

⁸ W.R. Ashby, (1958).

⁹ P. Moessinger, (1997).

¹⁰ E. Durkheim, (1995).

- violence institutionnelle (règles sociales, contraintes et discrimination),
- violence anémique (abolition des interdits, libéralisation et anarchie).

L'être intelligent se doit de lui substituer le dialogue (avec toute la puissance du langage¹¹) pour faire évoluer la culture. Chacun ayant sa propre vitesse de changement, le bousculer revient à lui faire violence mais n'améliore pas ses capacités d'adaptation, ce rôle est dévolu à l'éducation qui permet de discipliner l'ego.

On n'élimine pas la violence en changeant le système mais en changeant les mentalités. Car c'est l'être humain qui, en fonction de ses perceptions, se fait sa représentation du monde (ses modèles mentaux) et s'en sert de référentiel cognitif pour décider de son propre comportement. Ses relations et interactions dépendent donc du sens qu'il veut bien leur donner, et de ce qu'il a interprété.

Comme agir sur soi-même est plus facile que de faire faire aux autres ce qu'on veut, il est plus efficace de changer sa relation à l'autre que de chercher à changer les autres.

IV. Les mécanismes de la violence sociale

En société hiérarchisée, les luttes de pouvoir, d'influence et de prestige rendent la promiscuité aliénante. La violence envahit les institutions économiques, sociales, politiques, familiales, juridiques, médicales... . Tant que les conflits sont contenus par les règles sociales, ce sont elles qui regroupent les individus quand il s'agit de revendiquer un assouplissement des interdits. On constate que si les interdits séparent, les revendications rapprochent. Dans la société d'individus, les disputes, les conflits et l'agressivité poussent chacun à l'isolement, mais la solitude est éprouvante. La violence est latente car derrière le libre-arbitre se cachent

- le vertige métaphysique d'être unique,
- le tiers modèle (qui inspire le désir autant que la rivalité mimétique, ceci est remarquablement décrit par R. Girard)¹².

Dans ce contexte, bien que l'imitation et l'admiration permettent l'apprentissage et la socialisation, elles conduisent à la concurrence. La compétition s'installe alors et, avec elle, la haine des rivaux dans l'indifférenciation ambiante de tous contre tous (rivalité désordonnée) et l'indifférence mutuelle de chacun pour soi, qui dissout la solidarité. L'insuffisance de règles ne peut confiner la violence, l'escalade est inévitable.

L'ordre communautaire est donc fondé sur le désordre anarchique surmonté par les règles, régulatrices de la cohésion sociale. Mais les interdits prohibitifs délégitiment les interdits prescriptifs, il y a en effet des interdits auxquels il ne faut pas toucher.

V. L'insidieuse régulation du sacrifice réconciliateur

Seule l'union de tous contre un (rivalité unifiée) pacifie la crise et (re)soude la communauté dans une nouvelle coopération (solidarité identitaire ou fonctionnelle ?).

¹¹ P. Raynaud, (1998).

¹² R. Girard, (1978).

L'expiation d'un bouc émissaire permet donc d'évacuer la violence¹³. Le scandale (obstacle qui heurte la morale) est un motif d'accusation, germe de violence.

De cette violence collective naît la croyance dans la culpabilité de la victime, ce qui légitime le crime sacrificiel. Quand la rivalité n'est pas contenue par la barrière des interdits, elle déferle en conflits meurtriers. Et l'union se reconstruit périodiquement sur le dos de victimes héroïques (facteurs régulateurs de crise).

Ce modèle de régulation sacrificielle (rite religieux antique) envahit notre société et, utilisant le perfectionnement technologique, conduit à une violence disproportionnée. La perte de sens qui s'en suit, libère la haine latente du désir mimétique frustré, et la dérivation que provoque la convergence des dévouements n'est qu'une accalmie temporaire.

Comme les valeurs démocratiques interdisent le sacrifice au nom de l'égalitarisme (facteur d'entropie sociale¹⁴), celui qui endosse le statut de victime se croit alors autorisé à exercer, à son tour, la violence contre d'autres. Mais avec la logique de profit, la compassion pour la victime est devenue un enjeu paradoxal de surenchère concurrentielle.

Or la paix signée contre un tiers témoin exclu est illusoire, fragile et inefficace car elle engage un cycle sacrificiel (processus satanique) et accélère le paroxysme. La vraie paix doit être basée sur une longue quête de réconciliation pour se dégager de la violence.

Si la société¹⁵ admet l'apoptose¹⁶ (suicide individuel pour la survie de la collectivité), elle se doit par contre de délégitimer le sacrifice rituel (injuste et hypocrite). Pour cela, il est nécessaire d'instaurer les règles minima de la vie communautaire, ce qui implique un savoir sur la médiation structurante (séparer pour mieux réunir) des interdits essentiels et leur strict respect.

VI. Deux alternatives culturelles pour la non violence

Le mimétisme hante et déchire l'être humain. Dans ce contexte, le rival (modèle jaloué) est un obstacle qui fascine et attire. On revient obstinément se heurter à lui (Satan, du grec *scandalon* : obstacle). Derrière ce mimétisme, indifférenciateur et séducteur, se profile la tentation de dédifférenciation (génie génétique, bioéthique) trompeuse et meurtrière (avortement, euthanasie).

Pour rester digne de l'apprentissage, le modèle ne doit pas ruiner l'avenir de l'élève. Il faut comprendre que la plupart des conflits mimétiques sont dérisoires, car témoigner pour la vérité ne mérite pas la perte de vies.

Pour saper la violence, la médiation symbolique (religion¹⁷, transcendance) préconise

- le renoncement à toute passion stérile, afin de désamorcer l'escalade de la réciprocité,
- le détachement, dans la quiétude de la spiritualité, pour casser les réflexes et désarmer l'autre.

¹³ R. Girard, (1982).

¹⁴ J.C. Lugan, (1993).

¹⁵ Une société est un ensemble de *faits moraux* constitué par une combinaison d'institutions (formes organisées accomplissant une fin sociale). Dans une société, tout ne relève pas de la fonction mais des faits (R. Boudon, 1993).

¹⁶ C. Sonnenschein and A. Soto, (1998).

¹⁷ Système solidaire de croyances et de rites.

Ainsi le mal et ses ruses vont s'effondrer¹⁸, mais la lenteur de la prise de conscience de l'ineptie de cette violence et du danger de son escalade, donne au temps la possibilité de sacrifier inutilement quelques vies innocentes, et non les moindres (e.g., celle du Christ).

Face à l'instauration de contraintes sociales, des précautions sont à prendre. Si la logique rationnelle (principe de cause-effet) nous permet d'anticiper les impacts directs des décisions (avant de les mettre en action), la démarche systémique nous aide à identifier les impacts cachés (réactions en chaîne des éléments) dans la complexité des interactions potentielles du système (rétroactions positives internes notamment) afin d'éviter les effets pervers.

Pour dépasser la violence, la pensée personnaliste¹⁹ ouvre le chemin vers autrui et permet d'établir la relation qui conduit à l'humanisation de la société. Car on ne naît pas pleinement humain, on le devient dans la rencontre des autres, en progressant selon quatre niveaux de développement personnel²⁰.

Niveau 1 - *individu assisté*

Il manque d'assurance, montre une attitude de dépendance et cherche des repères (valeurs, principes, sens) pour construire son identité.

Niveau 2 - *individu autocentré*

Il accumule des biens, développe ses compétences et a besoin d'acquérir des responsabilités pour consolider son identité.

Niveau 3 - *individu confiant*

Il préfère donner que recevoir, montre de l'intérêt pour l'autre, apprend et se réalise dans le travail, et recherche une satisfaction intérieure dans la contribution à un monde meilleur.

Niveau 4 - *individu évolué*

Équilibré et créatif, intuitif grâce à sa vision systémique, il est en quête du sens de sa vie. Il pense et agit pour une société plus humaine, et se réalise dans la relation à l'autre. Il remet chaque chose en question pour trouver parmi tous les angles de vue accessibles, celui qui permet la juste décision d'une action ciblée pour la satisfaction de tous (gagnant- gagnant).

Dans cette optique il s'agit de désapprendre progressivement les réflexes hérités génétiquement (réflexes trop hâtifs dus à des alertes inappropriées car n'aidant plus à survivre) qui minent notre vie affective et sociale, de se soustraire à la polarisation du prestige, de se construire une autre orbite gravitationnelle plus lumineuse (sans être éblouissante), de changer nos échelles de valeurs et de rationaliser nos émotions pour mieux les maîtriser²¹.

La paix ne se gagne pas, elle se mérite.

VII. Références bibliographiques

W.R. Ashby, (1958). *Principles of self-organizing systems*. Cybernetica.

R. Boudon, (1993). *Effets pervers et ordre social*. Quadrige.

¹⁸ R. Girard, (1999).

¹⁹ E. Mounier, (2001).

²⁰ M. Mack, (1997).

²¹ D. Goleman, (1997).

- S. Carfantan. « Leçons de philosophie et spiritualité ». (perso.club-internet.fr)
- E. Durkheim, (1895). *Les règles de la méthode sociologique*. Flammarion.
- L. Festinger, (1957). *A theory of the cognitive dissonance*. Stanford University Press.
- R. Girard, (1978). *Des choses cachées depuis la fondation du monde*. Grasset.
- R. Girard, (1982). *Le bouc émissaire*. Grasset.
- R. Girard, (1999). *Je vois Satan tomber comme l'éclair*. Grasset.
- D. Goleman, (1997). *L'intelligence émotionnelle*. Robert Laffont.
- J.C. Lugan, (1993). *La systémique sociale*. PUF.
- M.L. Martinez, (2001). *Déconstruire la violence, construire la paix*. Anthropologie biblique.
- M. Mack, (1997). *Co-évolution dynamique créatrice*. Village Mondial.
- E. Mounier, (2001). *Le personnalisme*. Que sais-je ? 395.
- P. Moessinger, (1997). "Les procédures parfaites de décision ou comment satisfaire tous les partenaires ». Séminaire Condor du 19/6.
- D. Néel, (2000). *Ingénierie de la complexité*.
- P. Raynaud (1998). *Le management de la relation*. Editions Ulrich.
- C. Sonnenshein and A. Soto, (1998). *The society of cells*. Tufts University - Boston, USA.